



La courroie se tendit, je me sentis soulevé. (page 214.)

lui ; mais comment diable fait-il pour s'amuser ? D'Épernon ? ah ! celui-là, il ne s'amuse pas, il boude : il n'a pas encore touché sa traite de vingt-cinq mille écus sur les pieds fourchus ; eh bien, ma foi ! qu'il boude tout à son aise.

— La suite au prochain numéro. —

LES CHASSEURS DE CHEVELURES

PAR
LE CAPITAINE MAYNE-REID.

TRADUIT PAR ALLYRE BUREAU *

(Suite.)

Trois jours après avoir quitté la caravane, comme nous chevauchions près du Cimmaron, je crus voir une tête cornue derrière un pli de la prairie. Mes compagnons refusèrent de me croire, et aucun d'eux ne voulut m'accompagner.

Alors, me détournant de la route, je partis seul. Godé ayant pris les devants, l'un de mes camarades se chargea de mon chien que je ne voulais pas enmener, craignant d'effaroucher les antilopes. Mon cheval était frais et plein d'ardeur ; et que je dusse réussir ou non, je savais qu'il me serait facile de rejoindre la troupe à son prochain campement.

Je piquai droit vers la place où j'avais vu disparaître l'objet, et qui semblait être à un demi-mille environ de la route ; mais il se trouva que la distance était beaucoup plus grande ; c'est une illusion commune dans l'atmosphère transparente de ces régions élevées.

Un singulier accident de terrain, ce qu'on

appelle dans ces contrées un *couteau des prairies*, une petite élévation coupait la plaine de l'est à l'ouest ; un fourré de cactus couvrait une partie de son sommet. Je me dirigeai vers ce fourré.

Je mis pied à terre au bas de la pente, et conduisant mon cheval au milieu des cactus, je l'attachai à une des branches. Puis je gravis avec précaution, à travers les feuilles épineuses, vers le point où je m'imaginai avoir vu l'animal. A ma grande joie, j'aperçus, non pas une antilope, mais un couple de ces charmants animaux qui broutaient tranquillement, malheureusement trop loin pour que ma balle pût les atteindre. Ils étaient au moins à trois cents yards, sur une pente douce et herbeuse. Entre eux et moi pas le moindre buisson pour me cacher, dans le cas où j'aurais voulu m'approcher. Quel parti prendre ?

Pendant quelques minutes, je repassai dans mon esprit les différentes ruses de chasse usitées pour prendre l'antilope. Imiterais-je leur cri ? Fallait-il mieux chercher à les attirer en élevant mon mouchoir ? Elles étaient évidemment trop farouches ; car, de minute en minute, je les voyais dresser leurs jolies petites têtes et jeter un regard inquiet autour d'elles. Je me rappelai que la couverture de ma selle était rouge. En l'étendant sur les branches d'un buisson de cactus, je réussirais peut-être à les attirer.

Ne voyant pas d'autre moyen, j'étais sur le point de retourner prendre ma couverture, quand tout à coup, mes yeux s'arrêtèrent sur une ligne de terre nue qui traversait la prairie, entre moi et l'endroit où les animaux paissaient. C'était une brisure dans la surface de la plaine, une route de buffalo ou le lit d'un arroyo. Dans tous les cas, c'était le couvert dont j'avais besoin, car les antilopes n'en étaient pas à plus de cent yards, et s'en rapprochaient tout en broutant.

Je quittai les buissons et me dirigeai, en me laissant glisser le long de la pente, vers le point où l'enfoncement me paraissait le

plus marqué. Là, à ma grande surprise, je me trouvai au bord d'un large arroyo, dont l'eau, claire et peu profonde, coulait doucement sur un lit de sable et de gypse. Les bords ne s'élevaient pas à plus de trois pieds du niveau de l'eau, excepté à l'endroit où l'escarpement venait rencontrer le courant. Là, il y avait une élévation assez forte ; je longeai la base, j'entrai dans le canal et me mis en devoir de le remonter.

J'arrivai bientôt, comme j'en avais l'intention, à la place où le courant, après avoir suivi une ligne parallèle à l'escarpement, le traversait en le coupant à pic. Là, je m'arrêtai, et regardai avec toutes sortes de précautions par-dessus le bord. Les antilopes s'étaient rapprochées à moins d'une portée de fusil de l'arroyo ; mais elles étaient encore loin de mon poste. Elles continuaient à brouter tranquillement, insouciantes du danger. Je redescendis et repris ma marche dans l'eau.

C'était une rude besogne que de marcher dans cette voie. Le lit de la ravine était formé d'une terre molle qui cédait sous le pied, et il fallait éviter de faire le moindre bruit, sous peine d'effaroucher le gibier ; mais j'étais soutenu dans mes efforts par la perspective d'avoir de la venaison fraîche pour mon souper.

Après avoir péniblement parcouru quelques cents yards, je me trouvai en face d'un petit buisson d'absinthe qui touchait à la rive. — Je suis assez près, pensai-je, — et ceci me servira de couvert.

Tout doucement, je me dressai jusqu'à ce que je pusse voir à travers les feuilles. La position était excellente.

J'épaulai mon fusil et, visant au cœur du mâle, je lâchai la détente. L'animal fit un bond et retomba sur le flanc, sans vie.

J'étais sur le point de m'élancer pour m'assurer de ma proie, lorsque j'observai que la femelle, au lieu de s'enfuir comme je m'y attendais, s'approchait de son compagnon gisant, et flairait anxieusement toutes les parties